

RÉSISTER POUR SURVIVRE

Les camps sont un véritable univers de mort, lente et expiatoire pour les "opposants et résistants" ennemis du Reich, immédiate pour les "ennemis de race" (Juifs, Tsiganes, Slaves).

La vie concentrationnaire

Le transport et l'arrivée au camp projettent les déportés dans un autre monde régi par la terreur, la déshumanisation, l'arbitraire et la violence.



Dessin d'Auguste Favier, déporté à Buchenwald (Empreintes, collection FNDIRP)

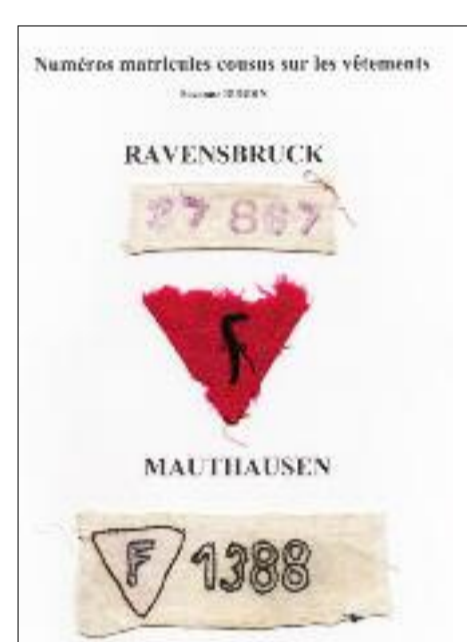
Le transport vers les camps est la première étape de l'avalissement organisé par les SS. Il se fait par le train durant des jours, dans des wagons à bestiaux où les personnes sont entassées sans eau et peu de nourriture.

« Ce voyage fut une terrible épreuve, combien de pauvres gars sont morts, devenus fous par ce terrible transfert ».

Jean Jarlot, Montchanin, déporté à Neuengamme et Sachsenhausen.

Puis c'est l'arrivée au camp, le processus de dégradation se poursuit. Le déporté est d'abord dépouillé de tout. Il est entièrement tondu, avant d'être désinfecté. Il reçoit ensuite sa tenue, puis son numéro matricule et son triangle de couleur, il n'a dès lors plus de nom.

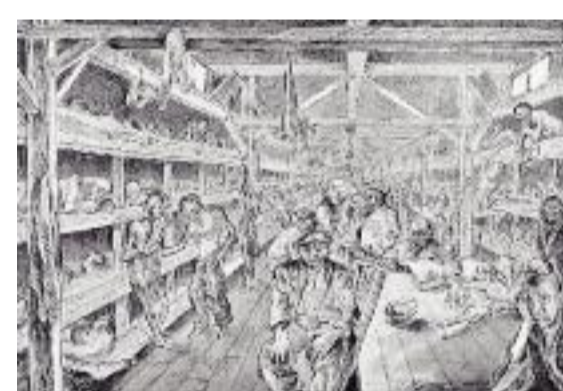
La journée débute à 5 ou 6 heures, l'habillage et une sommaire toilette sont suivis de l'appel sur la place centrale pour compter les détenus. Il peut durer des heures. Puis c'est le départ au travail. À midi, une courte pause puis à nouveau un appel le soir avant l'attribution d'une soupe médiocre.



(Collection privée)



Appel à Sachsenhausen, 1938. (Collection FNDIRP)



Buchenwald, block en bois dans le petit camp. De 1000 à 1800 internés vivaient dans une superficie de 25 mètres sur 8 mètres, 1943. Dessin d'Auguste Favier. (Collection FMD)

« Les appels, qui duraient, au réveil, 2 ou 3 heures, étaient terribles, la nourriture exécrable et insuffisante : 100 grammes de pain le matin, 1 litre de soupe à midi, et quelle soupe ! 200 grammes de pain noir le soir, avec un morceau de margarine. Chaque jour, 3 ou 4 de nos camarades tombaient comme des masses au milieu de la cour, ou s'éteignaient dans la nuit, sans un mot, et au réveil, nous trouvions à côté de nous le cadavre d'un ami très cher ».

Auguste Bernachon, Pont-de-Vaux, déporté à Dachau puis Neckargerak.



Déportés malades, affamés, à la libération de Buchenwald, avril 1945. (Collection FMD)
« Nous-mêmes nous sommes la faim, la faim incarnée »
Primo Lévi, déporté à Auschwitz III-Buna-Monowitz.



Le travail forcé, les détenus travaillant à la glaisière de Sachsenhausen. (Gedenkstätte Sachsenhausen, collection FMD)

Le système organisé par les SS qui dirigent les camps avec droit de vie et de mort sur tous est basé sur une hiérarchie rigide, la violence et la concurrence entre détenus. Souvent, les « triangles verts », criminels de droit commun constituent l'encadrement intérieur des camps, les « Kapos ». L'organisation leur permet d'exténuer, avilir, humilier, déshumaniser avant de tuer.

« Nous serons plusieurs à recevoir cinq coups de "gummi" (craquache) sur le derrière nu et bien tendu, pour ne pas avoir mis notre paillasse au carré ».

Robert Chanut, Cluny, déporté à Mauthausen, Gusen.

La mort est constamment présente et tout peut y conduire les déportés : la maladie, l'épuisement au travail, les mauvais traitements, le désespoir, le hasard.

«...De temps à autre nous entendons un coup de feu en fin de colonne. On abat les trop faibles. Nous soutenons Marcelle Verjat afin qu'elle arrive au but avec nous. »

Suzanne Burdin, Cluny, déportée à Ravensbrück et Mauthausen.

Résister autrement : rester des êtres humains

En France, toute opération visant à empêcher la réalisation des objectifs de l'occupant est un acte de résistance. Dans les conditions destructrices des camps, résister c'est d'abord se maintenir en vie en préservant sa dignité, et contrecarrer ainsi le dessein de déshumanisation nazi.

La résistance commence par des gestes simples : préserver son apparence, s'évader par la pensée, conserver son humanité, créer et maintenir des liens sociaux.

« Dans cet univers concentrationnaire il fallait tenir le coup moralement... J'avais la chance de ne pas avoir été séparé de mon frère... Cela a été un très grand réconfort. Il ne faut pas oublier les camarades de la région de Montchanin bien sûr... C'est ce réconfort d'être ensemble qui nous a sans doute permis de survivre ».

Jean Jarlot, Montchanin, déporté à Neuengamme puis Sachsenhausen, Falkensee.

« Le ciel était sans nuage et j'aperçus l'étoile du Berger. Cette étoile du Berger nous la contemplions le soir, à la campagne, lorsque jeune marié j'allais avec mon épouse chez mes parents. Nous nous disions : "Si un jour nous sommes séparés, nous regarderons l'étoile, pour être l'un près de l'autre par la pensée". C'est dans ces moments là que je me ressourçais, que je puisais la force d'espérer, de tenir. En ce soir là, après la schlaque, j'en avais bien besoin ».

Edmond-Gabriel Desprat, Lyon, déporté à Neuengamme.

« Comme voisin de lit j'ai un camarade du convoi de St Paul... son moral est très bas. De mon mieux je le remonte, l'encourage par toutes sortes de paroles même par des mensonges, mais ils sont nécessaires ».

Jean Gorlier, Mâcon, déporté à Dachau puis Buchenwald.

Pour survivre, l'évasion par la pensée, la solidarité, la foi - religieuse, patriotique, politique - jouèrent un grand rôle.

Résister par l'esprit

« Nous tentions de résister à l'indescriptible en nous évadant pensivement de nos terres de détresse ». Robert Chanut, Cluny, déporté à Mauthausen, Gusen.



Le Verfügar aux enfers de Germaine Tillion : opérette écrite à Ravensbrück

Les formes de cette évasion ont été variées : la poésie, le dessin, la musique, la fabrication d'objets, le recueil de recettes de cuisine, la contemplation des paysages.



En témoigne Raymond Juillard qui participe à une chorale clandestine à Buchenwald.

« J'en suis très fier et surtout c'est une sensation énorme de liberté, de quitter pour un instant notre entourage de mort... Le 14 juillet 1944, nous irons chanter aux blocks 38 et 39 les trois chants... la Marseillaise, l'Internationale et le Chant des Marais... 32 pays sont venus commémorer avec nous notre 14 juillet 1789. Jamais je n'aurai l'occasion de chanter avec autant d'émotion la Marseillaise, ode d'espoir, de révolte et d'amour... »

Raymond Juillard, Bussières, déporté à Buchenwald, Sachsenhausen, Neuengamme, Sandbostel.



Le Chant des marais. Il a été créé en juillet-août 1933 par des déportés allemands dans le camp de Boergemoor. Chant de détresse, de résistance, de dignité, il est connu dans l'Europe entière.

D'autres, sans assurance d'être encore en vie le lendemain, construisent une vie « dehors ».

« Lorsque j'allais mieux..., mes journées se passaient à rêver du retour et à faire des tas de projets magnifiques, y compris les menus que j'établissais jour par jour jusqu'aux fêtes de Noël et du jour de l'An... Cela m'a aidé à tenir. »

Suzanne Burdin, Cluny, déportée à Ravensbrück et Mauthausen.



Carnet de recettes rédigé dans le camp par Suzanne Burdin. (Collection privée)

D'autres encore, confectionnaient de petits objets qui représentaient beaucoup dans ce monde où ils étaient démunis de tout.

« Ayant été affectée seule Française à "la spécialité du fil de fer"... il me vint à l'idée de façonner quelques fleurs rassemblées en une "broche" que je coloriais... grâce à un peu de peinture que m'apportait furtivement... une camarade française.



« Née timidement dans un camp de concentration (Ludwigfelde, Kommando de Ravensbrück, 11 novembre 1944), cette broche tricolore a fleuri le 8 mai 1990, et reliée à un barbelé, la "fleur de la liberté", est devenue un "symbole" : celui de notre "liberté". Symbole lourd de souffrances, mais aussi d'Espoir, pour tous les Déportés. » Lucette Billard épouse Quignon. (Collection privée)

...Ma petite création se faisait clandestinement... Je fis peut-être une quinzaine de broches... (sans faire de propagande, c'eût été trop dangereux) que je distribuai au fur et à mesure à des camarades...

Que je les trouvais belles ces petites fleurs tricolores au milieu de cet univers d'esclavage !... C'est ainsi que le matin du 11 novembre 1944, malgré le froid, la faim, la hantise

et la peur, nous avons voulu honorer nos poilus de 14-18... en arborant sur nos "oripeaux", une broche tricolore, avec beaucoup de fierté (en nous-mêmes), mais aussi avec une certaine crainte !... Agrafer nos "trois couleurs" devant nos bourreaux, c'était en somme une sorte de "revanche" ».

Lucette Billard épouse Quignon, Autun, déportée à Ravensbrück et Sachsenhausen.

Enfin prêtres, pasteurs tentent d'apporter un soutien spirituel à leurs camarades.

«... et nous, qui n'avons presque jamais suivi la messe, ne manquons pas celle clandestine que ces bons pasteurs disent chaque dimanche derrière notre block. »

Bernard Morey, Cuiseaux, déporté à Neuengamme, Miszburg.

La solidarité

Alors que tout concourait à exacerber la rivalité entre les déportés, la solidarité s'est manifestée sous de multiples formes, et a permis de sauver des vies.

Les méthodes de survie, les stratégies pour s'adapter à un environnement inhumain passent des « anciens » aux nouveaux venus.

« Les Russes lui disaient "mange tourbe et charbon française" pour les problèmes de diarrhée et de dysenterie, causes d'un grand nombre de décès ».

Témoignage d'Annie Dufy pour son père Jean Alix, Cluny, déporté à Mauthausen, Gusen.

« Mon camarade d'établi, Marcel Vichot, me prêta une cuillère puisqu'il en possédait deux. La solidarité était bien réelle dans notre malheur... Dans l'après-midi, ce même camarade - témoin de la scène de l'appel - m'apprit mon numéro matricule en allemand. Je le retins une fois pour toutes... »

Robert Chanut n'avait pas reconnu son numéro matricule lors du premier appel réalisé en allemand et avait mis en rage le responsable.

Robert Chanut, Cluny, déporté à Mauthausen, Gusen.



L'appel à Buchenwald. Certains détenus trop faibles sont soutenus par leurs camarades, pour éviter l'exécution. (Source : USHMM)

À Bergen-Belsen, une femme trop faible pour s'habiller seule est aidée par une autre détenue. (Imperial War Museum, collection FMD)



À l'arrivée au camp, lors de la sélection, « J'ai entendu à mon oreille une voix inconnue me demander : " Quel âge as-tu ? " À ma réponse, seize ans et demi, a succédé une consigne " Surtout dis bien que tu en as dix-huit. " »

Simone Veil née Jacob, déportée à Auschwitz-Birkenau.



Empreintes (Collection FNDIRP)



Deux rescapées du camp de Bergen-Belsen, avril 1945. (Imperial War Museum, collection FMD)

Les déportés, malgré des rations de nourriture dérisoires, manifestent leur humanité en organisant le partage.

« La Solidarité consistait à se laisser prélever 2 cuillères de soupe après que celle-ci eut été remuée et à donner une tranche de pain. Ce moyen a sauvé d'une mort certaine beaucoup de camarades défailants. »

Georges Bonjour, Chalon, Mauthausen, Melk et Ebensee.



Pochette brodée par des camarades de Suzanne Burdin à Ravensbrück et reçue pour son anniversaire. (Collection privée)